



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N^o 25.

Chapeau de velours garni en satin, Robe d'étoffe garnie en satin et blonde, corsage à double revers, Gilette et fichus garnis de blonde.

PETIT
COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois. 9 fr.
pour six mois. 18
pour l'année. 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp.-libr. du Journal, rue
St.-Louis, n^o. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré

A AMSTERDAM

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

MÉFIEZ-VOUS d'un jeune homme sans amour et d'un
vieillard sans prudence, a dit une sage maxime. Pour moi, je
serais tentée d'ajouter : Méfiez-vous d'une femme sans co-
quetterie. La coquetterie n'est pas toujours inspirée par le
désir de plaire; elle naît quelquefois du besoin d'aimer et
d'être aimée, et alors elle n'est que l'indice d'une âme tendre
et timide qui n'ose exprimer ses sensations; d'une âme qui
voudrait qu'on répondît à tout ce qu'elle éprouve, et qui ne

peut interroger la première. Oui, cette coquetterie, quelquefois tant blâmée par les hommes, par les hommes qui sont si souvent subjugués par elle, peut aussi avoir son beau côté. Ce sentiment, malgré l'apparente légèreté dont il s'entoure, prend souvent sa source dans les vertus les plus précieuses. Combien de fois la bienfaisance elle-même n'a-t-elle pas eu recours à la coquetterie, pour émouvoir la pitié des grands en faveur des malheureux? Combien de fois la cruauté des tyrans ne fut-elle pas adoucie par les prières et les larmes d'une jeune coquette, qui n'ignorait pas que les pleurs l'embellissaient encore, et n'employait de telles armes que pour attendre le cœur d'un farouche despote, et le disposer à une tendre compassion. Sans la coquetterie enfin, l'amour conserverait-il ce charme piquant qui semble le rendre toujours nouveau? et l'amitié, l'amitié même soutiendrait-elle si longtemps sa constance uniforme, si la coquetterie ne venait quelquefois ranimer ses pâles rayons?... Oui, je le répète, la coquetterie est l'indice de la vivacité des émotions, de l'activité de l'esprit; elle dénote la bonté du caractère, la sensibilité du cœur... Et elle dénote surtout un goût immodéré pour la parure, dit amèrement M. de Volsange, en entendant sa femme débiter ce sentencieux monologue, tandis qu'elle finissait une toilette demi-parure. — M^{me}. de Volsange crut à son tour que ce léger reproche dénotait un petit grain de jalousie. Mais, au lieu de s'irriter d'un soupçon injurieux et qu'elle savait ne pas mériter, elle mit aussitôt ses préceptes en pratique. Loin de se plaindre de l'injustice de son mari, et voulant lui dérober ses torts, afin de lui éviter le chagrin de les regretter; par une généreuse coquetterie, elle s'empressa de consulter son goût sur le choix du chapeau qu'elle adopterait ce soir-là. Elle le forçait ainsi à fixer ses regards sur sa jolie physionomie; elle le forçait de la trouver charmante sous ce négligé élégant dont elle venait de se parer; et quel homme, fût-ce même un mari, peut trouver à redire à la conduite d'une femme dont les charmes et les grâces savent, en séduisant ses yeux, trouver le moyen de pénétrer jusqu'à son cœur. — M. de Volsange oublia son petit moment d'humeur, et se mit à détailler cette délicieuse toilette dont nous avons déjà donné un léger aperçu. Elle se composait d'une robe montante, dont le devant du corsage présentait

quatre revers bordés de petites blondes. L'autre partie du corsage était en guimpe, terminée par un fichu garni de blondes. Cette guimpe et ce fichu étaient de la même étoffe que la robe. Un gros bouillon en satin, formant losange, et aussi garni de blondes, traversait perpendiculairement la robe. La garniture offrait la même harmonie. Son chapeau à l'Égyptienne, d'une nouvelle forme, était en velours doublé en satin. Un grand biais en satin plissé garnissait le haut de la tête en forme de draperies. Les deux extrémités, ornées de franges, retombaient sur les côtés et venaient se nouer sous le menton.

— Le règne des turbans a repris plus que jamais : vieilles ou jeunes, toutes les femmes ont adopté cette parure ; cela n'est pas dire que cette coiffure aille également bien à toutes les physionomies.

— On commence à revoir quelques chapeaux en crêpe-lisse. On en a remarqué un en ponceau, avec des aigrettes blanches ; un en blanc, avec des plumes ponceau.

— Décidément, l'assortiment de ces deux couleurs résiste à l'inconstance de la mode.

— Parmi les turbans que l'on a le plus remarqués dans une brillante réunion, on en a distingué un formé de petites coques de drap d'or et de gaze-lisse. Une de ces coques se baissait sur le front et l'autre se relevait, et ainsi de suite alternativement, en observant que ces coques allaient en grossissant graduellement du front aux deux côtés des tempes, et diminuaient alors jusque derrière les oreilles, où leur volume augmentait encore pour former le tour de la tête.

— Un petit chapeau en gaze-lisse rose nous a paru mériter toute notre attention. Qu'on se figure une tête ronde comme la tête d'un chapeau *holivard*, sur laquelle on aurait posé un gros bouillon en gaze, entouré de rouleaux en satin formant des *vis forcées*. Ce bouillon, fixé un peu sur le côté gauche, se baissait et figurait une petite passe sur le côté droit, entourait le fond du chapeau en se relevant, de manière à venir se rattacher, sur le côté gauche, vers le haut de la tête. Une seule plume blanche était placée en sens contraire ; c'est-à-dire qu'elle partait du côté droit, tombait très-bas sur le front du côté gauche, de façon à former aussi une sorte de petite passe en plumes ; et ensuite, à partir de l'oreille, elle venait flotter, en serpentant, sur le cou.

LA GRAVITÉ DÉCONCERTÉE.

MADAME la vicomtesse de Laval, fille de M. de Boulogne, fit un jour demander une audience particulière à M. le président de Saint-Fargeau. On connaissait la gravité de ce magistrat, auquel elle s'annonça en le prévenant qu'elle attendait de lui la grâce qui importait le plus au bonheur de sa vie. — « Madame, vous me trouverez toujours disposé... — Pro- » mettez-moi, Monsieur, que vous ne me refuserez pas. — » Je suis persuadé, Madame, que vous ne me demanderez » rien que de juste; au reste, vous connaissez les devoirs » de mon état, ce qu'exige l'équité. Vous devez d'après cela, » Madame, savoir, en rendant justice à mes dispositions » pour vous obliger, ce que je puis vous accorder ou ce qu'il » m'est prescrit de vous refuser. — Vous pouvez, Monsieur, » sans vous compromettre, me mettre au comble de la joie, » au faite du bonheur! — Mais, Madame, de quoi s'agit-il, » au fait? — Je ne parlerai pas que vous ne m'ayez donné » votre parole... » Au bout d'un quart-d'heure de sollici- » tation, moitié fatigue, moitié complaisance, le grave prési- » dent promit; et le mot lâché, se reprochait sa faiblesse. » Monsieur, dit la vicomtesse, j'ai vu plusieurs ajustemens » délicieux qui vont embellir la fête de la cour, lundi pro- » chain. » Jugez de l'effet que ce début causa sur l'esprit du magistrat; s'il le mit à l'aise, en l'assurant que son état ne pouvait être compromis par la parole qui lui avait été arrachée, il dut le surprendre et alarmer un peu sa dignité. La petite-maîtresse continue : « Monsieur, je veux me distinguer à » cette fête, et que ma parure emporte la palme. J'ai eu » l'idée d'une garniture en plumes de perroquets; j'ai mis à » contribution tous les perroquets de mes amis. Vous m'a- » vez promis de ne pas me refuser; j'exige six plumes du » vôtre, il est de la couleur qu'il me faut. — Ah! Madame, » que ne parliez-vous plutôt, dit le président, en faisant un » gros soupir? Mais cette pauvre bête!... Au reste, je » dois vous prévenir, Madame, que ceci ne dépend pas de » moi; voyez M^{me}. la présidente. » La scène fut un peu moins plaisante vis-à-vis M^{me}. de Saint-Fargeau; on pleura même avant que de laisser arracher les plumes; mais enfin, M^{me}. de Laval les obtint, et brilla à la cour avec ce rare ajustement qui fit un effet admirable.

BIBLIOGRAPHIE.

On s'occupe en cet instant d'une entreprise littéraire ayant pour titre, *la Morale et la Politique d'Aristote*, traduite du grec par M. Thurot, professeur au collège royal de France et de la faculté des lettres de Paris.

Nous nous empressons de citer quelques paragraphes du prospectus qui indique le but et le genre de cet ouvrage, dont les bénéfices sont destinés à soulager le sort des malheureux habitans de l'île de Scio.

« Les deux traités dont nous annonçons une nouvelle traduction, sont comptés parmi les ouvrages les plus parfaits et les plus importants qui nous restent d'Aristote. Ce philosophe, regardant la morale et la politique comme deux sciences inséparables, ou plutôt comme les parties d'une seule et même science qu'il considérait, avec raison, comme la plus nécessaire au bonheur des hommes, paraît en avoir fait l'objet de l'étude et des méditations de presque toute sa vie.

» Lesavant et respectable docteur Coray, dont les nombreux travaux ont été sans cesse consacrés à l'instruction et à l'utilité des Grecs, ses compatriotes, a publié à Paris, dans le cours des deux dernières années, des éditions de ces deux traités.

» Il a joint au texte d'Aristote des commentaires destinés à éclaircir les pensées de l'auteur, et des discours préliminaires adressés à ses compatriotes, où les plus sages conseils, les sentimens les plus nobles et les plus généreux, s'unissent à l'amour le plus ardent pour sa malheureuse patrie.

» C'est sur cette édition grecque de M. Coray, qu'a été entreprise et exécutée la traduction que l'on se propose de publier.

» Les négocians ou habitans les plus aisés de l'île de Scio, désirant de concourir, autant qu'il était en eux, à la propagation des lettres et des connaissances utiles parmi les Grecs, avaient consacré (avant l'époque du désastre épouvantable qui a consommé leur ruine) des sommes assez considérables à la publication des meilleurs ouvrages de l'antiquité. C'est ce fonds qui a servi, entre autres, à l'impression des deux traités d'Aristote, publiés par le docteur Coray.

» L'Europe savante recueille aujourd'hui le fruit des sacrifices de ces hommes généreux. Mais, pour eux, victimes d'une barbarie presque sans exemple, la plupart ont été massacrés dans ces champs que fécondait et qu'embellissait leur active industrie. Ils ont vu leurs femmes, leurs filles, leurs enfans, ou égorgés avec eux, ou réservés à une servitude cent fois plus affreuse que la mort : le petit nombre de ceux qui ont pu échapper au fer des féroces musulmans traîne dans l'exil, et au milieu des privations de tout genre, une existence dont le souvenir du passé et la perspective de l'avenir aggravent à chaque instant les douleurs.

» Qui ne voudrait pouvoir soulager au moins quelques-uns de ceux qui souffrent une infortune si cruelle et si peu méritée ?

» Le produit de l'édition française des deux importants ouvrages dont la réimpression est due au zèle des malheureux Sciotes, sera consacré à cet objet. Il était juste et naturel que le service qu'ils ont rendu aux lettres et à la philosophie, à l'époque de leur prospérité, attirât sur eux, dans les jours du malheur, la sympathie et l'intérêt des hommes qui ne sont pas étrangers au sentiment de l'humanité et à l'amour des lettres.

» C'est donc à ceux-ci que s'adresse la traduction qui va être publiée.

» Elle se composera de deux volumes in-8°, imprimés avec soin par MM. Firmin Didot, et ornés de gravures, du buste et d'une statue d'Aristote, d'après l'antique. Chaque volume, avec les discours préliminaires, les notes, etc., nécessaires à la parfaite intelligence du texte, contiendra environ 600 p.

» Le premier volume (*la Morale*) paraîtra à la fin du mois de juin de cette année; et le deuxième volume (*la Politique*), à la fin du mois d'octobre suivant.

» Le prix de chaque volume sera de 10 fr. en papier fin satiné, et de 20 fr. en papier vélin.

» Quelques exemplaires seront tirés sur grand papier vélin.
Prix : 30 fr.

» On publiera à la fin de chaque volume la liste des souscripteurs, avec l'indication du nombre d'exemplaires pour lequel ils auront souscrit, et l'on fera connaître la quotité des sommes reçues et l'emploi qui en aura été fait.

» On recevra également les simples engagements, la moitié ou la totalité du prix de la souscription.

» S'adresser chez MM. Firmin Didot père et fils, imprimeurs du roi et de l'institut, rue Jacob, n°. 24. »

VARIÉTÉS.

ON lisait il y a quelques jours dans les *Affiches parisiennes*, la lettre suivante; et nous croyons faire plaisir à nos lectrices en leur communiquant un trait de bienfaisance d'un genre tout particulier. Les femmes, et surtout celles qui sont mères, apprécieront le bonheur que doit éprouver l'infortunée créature, en se voyant rassurée sur le sort du pauvre enfant que le désespoir l'a sans doute forcée d'abandonner.

Paris, le 14 février 1823.

MONSIEUR,

Il a été déposé mercredi dernier, à huit heures et demie du soir, dans mon corridor, à l'entrée des ateliers, un panier contenant une petite *filles*, qui a paru être née depuis environ 12 à 15 heures. J'ai rempli de suite les formalités prescrites par l'art. 58 du Code civil.

Ayant eu le malheur de perdre tous mes enfans en bas âge, j'ai manifesté depuis quelque tems à plusieurs de mes amis mon intention d'en adopter un; et c'est sans doute d'après la connaissance de cette disposition, que l'on a déposé dans mon corridor l'enfant dont il s'agit.

Je profite donc de la voie de votre journal pour prévenir les père et mère de cette pauvre petite créature, ou tout autre personne dans le secret, que, de concert avec mon épouse, nous avons résolu d'assurer son existence; mais à condition seulement que je recevrai les renseignemens nécessaires dans un court délai.

Je promets un secret inviolable.

Veillez, Monsieur, donner toute la publicité possible à la présente; et agréez l'assurance de ma parfaite considération.

NUFFER,

Rue Neuve-Saint-Denis, N°. 13.

THÉÂTRES.

VAUDEVILLE. — Il faut que le Vaudeville ait, comme il le disait à l'Odéon, dans une de ses mauvaises pièces, des acteurs de fer, pour qu'ils puissent résister à la besogne dont on les assiege. Une nouvelle pièce par semaine. A la vérité, les nouveautés ne font que paraître et disparaître; mais la mémoire des acteurs ne s'en use pas moins, et bientôt ils perdront le seul moyen qui leur reste. Venons au fait, et parlons un peu de la production éphémère intitulée *les Philosophes par dépit*, que le public a été condamné à écouter presque jusqu'à la fin.

Un de ces philosophes, nommé Bellefonds, est indigné qu'un de ses amis, qui vient d'être nommé ministre, ne lui accorde pas une place. Il s'est retiré à Meudon, et veut y mourir ignoré. L'autre philosophe, parce qu'il est trahi par une femme qu'il était sur le point d'épouser, vient précisément au même endroit. Un Monsieur des Batignolles, destiné à être mystifié et à ennuyer le public, arrive justement en calèche avec M^{me}. de Flout; et par des confidences et des méprises très-neuves au théâtre, sert à raccommorder les amans et à faire obtenir la place à Bellefonds. Voilà ce que nous avons pu saisir au milieu d'un sifflement continu. Bref, la pièce est excellente et aura au moins deux représentations. Les auteurs ont fait preuve de philosophie en gardant l'anonyme.

A ce Numéro est jointe la planche 116.